

Les satires ménippées de la science nouvelle : la littérature comme avenir de la sagesse ?

**Nicolas Correard
(Université de Nantes)**

Le *corpus* des satires ménippées de la première modernité constitue un observatoire intéressant pour comprendre les relations entre le littéraire et le scientifique au sein des Belles Lettres. Contentons-nous d'adjectifs, puisque les substantifs « littérature » ou « science », s'ils existent, n'ont alors pas le sens qu'ils commencent à acquérir à la fin du XVIII^e siècle. Si l'on emploiera ici, ponctuellement, le substantif de « sciences » pour désigner les savoirs mathématisés ou expérimentaux caractéristiques des « novateurs » dans le domaine de ce qu'on appelle alors la « philosophie naturelle », c'est plutôt par commodité, suivant l'usage de la langue moderne.

La ménippée consiste en un art de la satire d'idée pouvant associer un contenu philosophique ou savant tout à fait sérieux à l'ironie la plus subtile, à des mises en scène fictionnelles complexes, ainsi qu'à une sollicitation herméneutique constante du lecteur – autant de critères évidents de littéarité. Les textes dont nous traiterons témoignent de l'existence non pas de passerelles, mais d'un véritable continuum reliant encore les discours scientifiques et la pratique de formes littéraires sophistiquées au sein de la République des Lettres. Et ce parce qu'ils prennent pour matière satirique des controverses et des thèses d'actualité, toujours évoquées précisément, même lorsqu'elles le sont de manière allusive ; parce qu'ils manifestent une réelle ambition critique envers les théories savantes de leur époque, même et justement lorsqu'il s'agit de les tourner en dérision.

Tout au long de la première modernité, la tradition littéraire de la satire ménippée reste fortement ancrée dans le mouvement humaniste, dont les prolongements se font sentir bien au-delà de la Renaissance. Il n'est pas le lieu d'entrer ici dans une définition de ce genre polymorphe aux frontières par nature instables, dans la mesure où il repose sur la parodie satirique d'autres genres, sur la mise en scène d'énonciations ironiques, sur une esthétique du mélange délibéré entre le sérieux et le comique, ou sur un répertoire de conventions littéraires plus ou moins fictionnelles (déclamations, dialogues imaginaires, songes, voyages fantastiques sur la terre ou au ciel par exemple), sans thème imposé¹. On peut écrire des satires ménippées d'à peu près tout au sein de la République des Lettres, et les discours savants n'ont pas le privilège d'être l'unique cible. Mais en tant qu'art de la satire d'idées, la ménippée s'était trouvée fortement associée, dans le giron de l'humanisme, à une sagesse de la modération intellectuelle d'inspiration cynique et sceptique, qui se défie des assertions dogmatiques, des prétentions à la vérité savante, ou du penchant naturel de la curiosité à dépasser les bornes de l'esprit humain².

¹ Voir N. Correard, *Dictionnaire raisonné de la caducité des genres littéraires*, dir. Alain Montandon et Saulo Neiva, Genève, Droz, 2014, p. 955-966.

² Voir N. Correard, « “Rire et douter” : lucianisme, scepticisme(s) et pré-histoire du roman en Europe (XV^e-XVIII^e siècle) », thèse de doctorat, dir. F. Lavocat, Paris Diderot – Paris 7, déc. 2008.

Qu'il s'agisse d'imiter directement Lucien de Samosate, le grand modèle antique, ou d'emboîter le pas à ses émules – rappelons qu'Érasme passe pour le « Lucien batave » en raison de son *Éloge de la folie*, Rabelais pour le « Lucien français » – l'usage de formes ménippéennes, au début du XVII^e siècle, reste généralement associé à la volonté de critiquer des savoirs à la fois établis et dépassés. Le plus souvent, il est le fait d'auteurs aux intentions clairement réformatrices, comme l'allemand Johann Valentin Andreae (*Peregrini in Patria errores*, 1618), le tchèque Jan Amos Comenius (le *Labyrinthe du monde et le Paradis du cœur / Labirynt sweta a Lusthauz srdce*, 1637) ou l'espagnol Diego de Saavedra Fajardo (*República literaria*, 1656), voire d'auteurs pratiquant une philosophie de rupture, jouant du *spoudogeloion* (comique-sérieux) pour se moquer des écoles sclérosées, des discours académiques et des postures d'autorité, comme Giordano Bruno (*Cabala del cavallo pegaseo*, 1586), ou Cyrano de Bergerac (*Les États et Empires de la Lune et du Soleil*, 1656). Le rire, le paradoxe, la provocation satirique sont autant de moyens pour déstabiliser les idées reçues, pour contester la *doxa*, pour fissurer des savoirs clos sur eux-mêmes, comme l'astronomie ptoléméenne ou le naturalisme aristotélicien des forteresses universitaires.

Or, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les satires ménippées intègrent rapidement les discours relevant de la « science nouvelle », qui deviennent par la suite un matériau privilégié. Dès 1605, John Donne avait fait de Copernic le prototype du savant vain-glorieux dans les enfers ménippéens de son *Ignatius his Conclave*¹. Par la suite, les satiristes reconnaissent souvent chez les *novatores* une tentation immémoriale et peut-être vaine de l'humanité, celle de découvrir les secrets de la nature, tentation redoublée ou aggravée dans la mesure où la faillite de la science ancienne jette un doute sur la viabilité de la nouvelle ; et ce, alors même qu'ils reconnaissent la spécificité des nouvelles méthodes, lesquelles se traduisent par la création de nouveaux types satiriques, comme le personnage de l'expérimentaliste (le *Virtuoso* en Angleterre). Mieux, les auteurs que nous allons aborder se plaisent à souligner ironiquement la littérarité du discours scientifique qu'ils parodient – entendons par là son caractère langagier et imaginaire, rappelé à un moment où la science nouvelle se distinguait précisément par l'ambition de s'affranchir des vieilles querelles verbales pour décrire les phénomènes tels qu'ils sont – comme si la tâche des satiristes était de ramener aux Lettres ce qui tendait à s'en échapper.

Plutôt qu'une analyse de telle ou telle œuvre envisagée isolément, on proposera ici un aperçu de l'ensemble du *corpus* européen, à la fois vaste et hétéroclite (pour des raisons qui tiennent à l'instabilité constitutive des formes ménippéennes aussi bien qu'à la multiplicité des contextes nationaux). Combien de textes déclarés exceptionnels dans leur traitement de la science moderne, et réduits en conséquence au statut d'*hapax*, prennent en réalité sens par leur inscription au sein d'une tradition intellectuelle dont les auteurs étaient soucieux de se revendiquer... On relèvera trois gestes caractéristiques du traitement ménippéen de la « science nouvelle » sur la période couvrant la seconde moitié du XVII^e siècle et le XVIII^e, en essayant de pratiquer une forme d'épistémocritique réclamée par ces textes, incompréhensibles en dehors des controverses intellectuelles qu'ils évoquent.

Tout d'abord, la tentation de mettre en scène une pluralité contradictoire de thèses scientifiques, conformément au *topos* lucianesque de la *diaphônia* ou discorde des philosophes, témoigne du sentiment intense d'insécurité épistémologique, souvent minoré par l'histoire des sciences et par l'histoire des idées, dans lequel se trouvaient plongés nombre de protagonistes ou d'observateurs des bouleversements des sciences de la nature, la prolifération de théories concurrentes entretenant la tentation d'un relativisme généralisé. Plus précisément, le statut conjectural de nombreuses propositions scientifiques, l'emprunt de formes déréalisantes par les savants, ou encore la reconnaissance d'erreurs expérimentales là

¹ John Donne, *Ignatius his Conclave*, Londres, R. More, 1611.

même où on croyait avoir observé la réalité sont autant de facteurs favorisant l'assimilation de la théorie à la fiction, qu'on évoquera ensuite à travers quelques exemples de « romans » allégués de la science nouvelle. S'élabore ainsi un mode de perception ironique, éminemment *littéraire* de la science moderne, qui pose enfin la question de la spécialisation progressive de certains secteurs de la République des Lettres. Alors même qu'ils sont en prise avec les problématiques scientifiques contemporaines, les auteurs de satires ménippées cherchent fréquemment à réduire la « nouveauté » des découvertes à une forme de vanité intemporelle. Ils tendent alors à faire de ce genre le lieu de recueil d'une sagesse à l'ancienne, d'une sagesse humaniste peut-être destinée à habiter ce qu'on nommera plus tard la « littérature » – substantif que nous avançons ici prudemment, en guise d'horizon interprétatif.

Le recours à la satire ménippée : profusion théorique, incertitude épistémologique

Un premier phénomène intéressant doit retenir l'attention : la multiplication de propositions théoriques dans le champ des sciences de la nature, là où la philosophie antique fournissait jusqu'au début du XVII^e siècle un nombre d'options limité, nourrit chez de nombreux lettrés l'impression d'un chaos intellectuel caractéristique de la modernité, qui ne fait que reproduire, ou aggraver, la discorde des théories antiques sur des sujets aussi variés que la cause du mouvement en physique, la nature des comètes ou le siège de l'âme, pour prendre trois exemples significatifs. Quels que soient les progrès de disciplines telles que les mathématiques, l'astronomie ou la physique, mis en évidence dans la Querelle des Anciens et des Modernes, mais perçus le plus souvent comme relatifs et réversibles, quand ils ne sont pas conçus comme des retours à l'origine, nombreux sont ceux qui préfèrent renvoyer et les théories anciennes, et les modernes, à une commune incertitude, la transformation des pratiques scientifiques paraissant reconduire les problèmes plutôt que les résoudre. Développé par les sceptiques de l'Antiquité mais aussi par Lucien (*Icaroménipe*, 8 ; *Hermotime*, 14), le lieu commun de la *diaphônia*, ou mise en scène d'une pluralité contradictoires de thèses savantes, pouvait fournir un prisme commode pour appréhender cette situation, et ce n'est pas un hasard s'il est fréquemment réactivé par des auteurs défiant toute catégorisation, dans la mesure où leurs finalités sont indissolublement satiriques et philosophiques.

De l'incertitude et de la vanité des sciences, bis repetita

Le relativisme sceptique de certains humanistes de la Renaissance, qui avaient soumis les disciplines savantes traditionnelles à un examen critique impitoyable, rencontre encore des échos très forts aux XVII^e et XVIII^e siècles, comme le montre la diffusion importante de la *Declamatio de incertitudine et vanitate scientiarum et artium* (1530) de Cornelius Agrippa, ouvrage à demi-satirique, à demi-encyclopédique, plus proche de la veine ménippéenne que ne le sont les *Essais* de Montaigne (qui s'en inspirent ponctuellement). L'auteur ironise franchement, à la manière de Lucien, mais il critique sérieusement, construisant le paradoxe majeur d'un texte savant attaquant les sciences¹. Nombreux sont les épigones prenant explicitement modèle sur Agrippa, qui s'attachent à démontrer l'incertitude et la vanité des sciences de *leur* temps, en renouvelant le contenu dépassé de la *Declamatio*

¹ Il est significatif que la traduction anglaise de James Sandford (1569) soit republiée trois fois en Angleterre (1676, 1684, 1694) dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Outre les republications du texte latin (Francfort et Leipzig, 1714), la retraduction française de Nicolas de Gueudeville (Leyde, 1726) a pu influencer nombre de satires des sciences au XVIII^e siècle.

humaniste : le *De opinione* de J. B. Schupp¹ ; la *Sferza delle scienze* d'Eugenio Raimondi² ; la *Vanité des sciences* d'Isaac Papin³ ; les *Reflections upon Human Learning* de Thomas Baker⁴ ; *La philosophie du bon sens* de Jean-Baptiste Boyer d'Argens⁵ ; les *Discursos filosóficos* de Juan Pablo Forner⁶... autant de textes à mi-chemin entre le traité et la satire, ignorés ou négligés par l'histoire des sciences et l'histoire de la philosophie comme par l'histoire littéraire, néanmoins influents à leur époque et dans leur aire culturelle respective. Le pessimisme épistémologique est variable, et les motivations idéologiques sont diverses, allant du libertinage d'idées (Schupp, Raimondi, Boyer d'Argens) à l'apologétique chrétienne la plus convenue (Papin, Baker, Forner). Ces textes, par ailleurs, ne font pas tous rire, ou pas au même degré : certains sont plutôt sérieux dans le ton (Papin, Baker), d'autres recourent volontiers à l'ironie (Boyer d'Argens, Forner), d'autres à la franche bouffonnerie ménippéenne, dans la lignée d'Érasme et d'Agrippa (Schupp, Raimondi). Tous dénombrent les théories en circulation dans les différents champs savants, pour dénoncer en elles de simples opinions, contradictoires et fabuleuses, de sorte que la critique épistémologique reste inséparable d'un art de satiriser, en agitant le « fouet des sciences », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Raimondi (*Della sferza delle scienze*).

Certains tiennent pleinement le pari d'allier le jeu comique avec un relevé pertinent des limites de la science contemporaine, comme le remarquable *De charlataneria eruditorum* de Johann Burckhardt Mencke⁷. Fils du grand érudit Otto Mencke, fondateur des *Acta eruditorum*, soit la principale revue scientifique germanique, Johann Burckhardt, lui-même recteur de l'université de Leipzig, fait sensation lorsqu'il publie ce texte reprenant deux discours prononcés devant ses étudiants, le premier qui détaille de manière burlesque les procédés de la charlatanerie savante, le second qui cite les publications les plus récentes pour recenser les erreurs innombrables affectant toutes les disciplines, ou bien les thèses farfelues, douteuses, diverses. Reposant sur une fiction énonciative comparable à l'éloge paradoxal de la Folie érasmiennne, puisqu'il se présente comme un éloge comique de l'imposture, ce *De charlataneria* est un tour de force : truffé d'anecdotes facétieuses, il est par ailleurs lesté d'un appareil de notes justifiant, références exactes à l'appui, le constat pessimiste et railleur. Il ne s'agit donc pas d'un exercice rhétorique pseudo-savant, comme il semble au premier abord, mais d'un exercice réellement savant consistant à critiquer des développements pseudo-scientifiques, dans des champs allant de l'histoire et de l'alchimie jusqu'à la physique et aux mathématiques. Mencke se montre tout particulièrement soucieux de prouver que bien des avancées supposées sont des fausses routes, et qu'aucun domaine savant ne jouit d'un statut épistémologique incontestable. C'est un mélange entre le contre-encyclopédisme de Corneille Agrippa, le ton bouffon et cinglant de Jonathan Swift, et la rigueur critique du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle – autant de modèles avoués d'un texte situé au carrefour entre la tradition de la satire humaniste et le scepticisme des Lumières⁸.

¹ *De opinione*, Rintel, Petrus Lucius, 1640.

² *Della sferza delle scienze*, Venise, Gervasio Annisi, 1640.

³ *La Vanité des sciences*, Amsterdam, Savouret, 1688.

⁴ *Reflections upon Human Learning, where is shown the insufficiency thereof*, Londres, Bosville, 1708 [1699].

⁵ *La philosophie du bon sens, ou de l'incertitude des connaissances humaines*, Londres, Aux dépens de la Compagnie, 1737.

⁶ *Discursos filosóficos sobre el hombre*, Madrid, Imprenta Real, 1787 [1781].

⁷ *De Charlataneria eruditorum*, Leipzig, J. S. Gleditsch & fils, 1717. Ce texte est traduit dans plusieurs langues (en français, *De la charlatanerie des savans*, La Haye, Jean Van Duren, 1721), et donne lieu à de nombreux avatars (comme la *Critique de la Charlatanerie*, attribuée à Coquelet, Paris, 1726).

⁸ Sur le XVIII^e siècle comme âge de la critique de la raison, au double sens où cette critique émane de la raison et porte sur elle, voir les contributions du collectif *Scepticism in the Eighteenth Century: Enlightenment, Lumières, Aufklärung*, dir. S. Charles et P. Junqueira-Smith, Dordrecht-Heidelberg-New York-Londres, Springer, 2013.

Voyages au bout de l'ignorance

L'agitation intellectuelle de la première modernité a donc requalifié des formes ménippéennes dont les potentialités semblaient épuisées à la fin de la Renaissance. Ainsi du « voyage imaginaire » à la manière de Lucien, traditionnel prétexte à la satire d'idées, plutôt que matière à utopies au sens où on l'entend généralement. Prenons l'exemple d'un curieux texte intitulé *The Blazing World (Le Monde glorieux)* publié en 1667 par Margaret Cavendish en appendice d'un traité de philosophie naturelle, ses *Observations upon Experimental Philosophy*¹. Introduite dans les milieux savants de son époque, la Duchesse de Newcastle s'y montre à la fois critique vis-à-vis des méthodes expérimentales, qu'elle estime illusoires ou trompeuses, et audacieuse, puisqu'elle avance ses propres idées, de nature hylozoïste, sur une base purement conjecturale. Le *Blazing World* transpose les mêmes questionnements dans l'espace d'une fiction de voyage : arrivée dans un nouveau monde dont elle devient l'impératrice, l'héroïne questionne avec curiosité des hommes-ours (les philosophes expérimentaux), des hommes-oiseaux (les astronomes), des hommes-singes (les chimistes), etc. sur des phénomènes aussi variés que les taches du soleil, la composition de l'air, les marées, la croissance des végétaux, la circulation du sang, la respiration... mais comme l'Icaroménippe de Lucien naguère, elle reçoit des réponses systématiquement contradictoires, qui confondent son entendement et provoquent son indignation, au point qu'elle menace de dissoudre ce bestiaire académique (image grotesque de la Royal Society, fondée quelques années auparavant). Les télescopes, les microscopes et tous les dispositifs expérimentaux, vantés à la même époque par Robert Hooke dans sa *Micrographia* (1667), sont l'objet de mises en scène absurdes, qui font ressortir l'impossibilité de se fier aux données du sensible. Cependant, dans une scène clef, l'héroïne ne renonce pas à créer son « monde », puisque Descartes, Van Helmont et dans le fond chaque savant propose un « monde » selon sa fantaisie². La créativité théorique des Modernes, appréhendée sur un mode relativiste, devient pour Margaret Cavendish une incitation à une double créativité imaginaire *et* théorique, deux versants qui communiquent assez librement.

On compte ainsi, parmi les auteurs de satires ménippées de la « science nouvelle », de nombreux personnages savants par leur formation ou par leur pratique, rendus perplexes par les controverses, sensibles aux limites des démonstrations construites *ad hoc* pour soutenir des thèses discutables, convaincus en conséquence du caractère provisionnel de toute assertion. Ainsi du médecin normand Charles-François Tiphaigne de la Roche, qui après avoir évoqué le fatras des théories contemporaines sur la génération dans son *Amilec*, imagine un *Voyage dans les limbes* à la manière du *Ménippe* de Lucien : parvenu au royaume des morts, le narrateur constate que le paradoxe selon lequel « en approfondissant », l'entendement des savants « se confond pour l'ordinaire, & s'éblouit tellement, qu'il ne voit

¹ Ce texte est maintenant bien connu grâce aux travaux de L. T. Sarahson, « A Science Turned Upside Down: Feminism and the Natural Philosophy of Margaret Cavendish », *The Huntington Library Quarterly*, vol. 47, n° 4, autumn 1984, p. 289-308 ; S. Hutton, « Sciences and Satire: The Lucianic Voice of Margaret Cavendish's *Description of a New World Called the Blazing World* », in *Authorial Conquests. Essays on Genre in the Writings of Margaret Cavendish*, éd. L. Cottegnies et Nancy Weitz, Londres, Associated University Press, 2003, p. 161-178 ; L. Cottegnies, « Margaret Cavendish and Cyrano de Bergerac: A Libertine Subtext for Cavendish's *Blazing World* (1666)? », *Bulletin d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 54, 2002, p. 165-185 ; S. Parageau, « La satire des sciences dans *Observations upon Experimental Philosophy* et *the Blazing World* (1666) de Margaret Cavendish », *Études épistémè*, n° 10 (2006), p. 75-98.

² Margaret Cavendish, *The Blazing World and other Writings*, éd. K. Lilley, Londres, Penguin Books, 1994 [Londres, Maxwell, 1668], p. 188.

plus rien¹ », se vérifie dans tous les domaines : « L'un propose, l'autre objecte ; l'un élève, l'autre abbat, & rien n'avance² ». La physique, pour ne prendre qu'un exemple, n'échappe pas au lot : les « tourbillons » de Descartes et l'« attraction » de Newton sont renvoyés dos-à-dos : autant de théories, autant de « fantaisies philosophiques ». La traversée de la pleine du Vide, évoquant la controverse déjà un peu datée entre plénistes et viduistes, confirme les propos du vieillard accompagnant le narrateur : « Imagine ce que tu voudras, & sur tel objet qu'il te plaira, je vais te trouver dans cette assemblée, des gens qui ont soutenu & soutiendront encore l'affirmative, & d'autres qui te soutiendront la négative. Tout est toujours problème³ ». L'espace des limbes favorise l'assimilation des théories antiques et modernes, également caduques. La conséquence sur la créativité fictionnelle est elle-même paradoxale : l'invention de nouveaux « mondes » est à la fois libérée et enrayée par ce constat, les possibles théoriques essayés dans la fiction se voyant discrédités à tour de rôle⁴.

Degrés dans l'incertitude, ou nivellement par le bas ?

On pourra contraster ce pessimisme profond, qui trouve sa pleine expression dans une fiction satirique et comique, avec celui, plus nuancé, d'un Boyer d'Argens : sceptique sur les principes généraux de la physique et de la métaphysique, égales en incertitude, l'auteur de la *Philosophie du bon sens* examine dans son traité philosophique les disputes contemporaines « sur le vide, sur la divisibilité de la matière, sur son essence, sur le lieu, sur l'espace, et sur beaucoup d'autres questions dont on dispute depuis trois mille ans, et dont on disputera jusqu'à la fin des siècles », de sorte qu'il les classe au rayon des « songes et rêveries »⁵. C'est presque tout naturellement qu'il s'essaie à une série de satires à la manière de Lucien dans ses *Songes philosophiques*, où les philosophes sont représentés comme des faiseurs de bulles, rêvant chacun à sa chimère⁶. Mais il se moque alors des auteurs à systèmes, plus que des savants empiriques. Le probabilisme exposé dans la *Philosophie du bon sens* concède quelques progrès dans l'étude des effets de la nature grâce à la science expérimentale, là où un Tiphaigne de la Roche, plus joueur ou plus radical, semble n'en admettre aucun, ce qui favorise chez ce dernier un pan-fictionnalisme réduisant toute la science à une variante de la littérature d'imagination.

Il y a donc satires et satires. Bien ciblées, certaines ménagent en creux la possibilité d'une science, là où d'autres procèdent à un nivellement pur et simple. Le choix du genre ménippéen, qui met en scène la confrontation des idées pour souligner la relativité de toute prétention à la vérité, semble pousser certains auteurs dans cette seconde direction. Pour prendre l'exemple d'un émule de Lucien, de Rabelais et de Sterne, Thomas Love Peacock met en scène les discussions comiques d'une compagnie de curieux et de savants dans *Headlong Hall* (1819)⁷ : les opinions de Foster le « perfectibiliste », d'Escot le « détériorationniste », de

¹ Charles-François Tiphaigne de la Roche, *Voyage aux Limbes*, dans *Bigarrures philosophiques... Seconde partie*, Leipzig & Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1759, chap. II, p. 11. Pour un commentaire, voir J. Boch, « *Sub specie vanitatis* : le *Voyage aux Limbes* de Tiphaigne de la Roche », *Charles Tiphaigne (de la Roche) et les ambivalences du merveilleux moderne*, dir. Y. Citton, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, « Mirabilia », 2012, p. 135-154.

² *Ibid.*, « Chapitre dernier », p. 200.

³ *Ibid.*, chap. X, p. 98.

⁴ *Ibid.*, « Chapitre dernier », p. 201 : « O que la nature est sublime, & que la conception des hommes est rampante ! Ames philosophiques, je le vois bien, je ne suis point fait pour bâtir des mondes, & vous n'êtes point faites pour en imaginer le plan », déclare le génie Azariel.

⁵ Jean-Baptiste Boyer d'Argens, *La philosophie du bon sens*, *op. cit.*, III, p. 194.

⁶ Jean-Baptiste Boyer d'Argens, *Songes philosophiques*, Berlin, 1746, « Cinquième songe philosophique », p. 39-44.

⁷ Thomas Love Peacock, *Headlong Hall*, éd. E. Rhys, Londres, J. M. Dent & Co., « Everyman's Library », 1974.

Jenkinson le « statuquoïste », de Cranium « l'anthropomètre », de Panscope l'encyclopédiste, s'opposent souvent deux à deux, pour parvenir à une formalisation sceptique de l'aporie. Confronté d'une part à Foster le « perfectibiliste » des Lumières, qui soutient que tout témoigne en faveur des progrès de l'esprit humain, d'autre part à Escot le « détériorationniste » (rousseauiste et malthusien), qui voit partout le signe d'une corruption croissante, le lecteur serait tenté de conclure avec Jenkinson que les raisons « s'équilibrent », si bien qu'il faut suspendre son jugement. Ce « statuquoïste », figure du sceptique humien, n'est pas moins ridicule que les autres dans l'intrigue : à l'heure de la danse, il pèse les raisons d'y aller et les raisons contre, qui s'équilibrent, mais il va tout de même danser. Comme le savait bien David Hume, la nature, fort heureusement, est plus forte que la rationalité – tout comme le mouvement narratif, introduisant le souffle de la vie, l'emporte sur les discours savants, balayés comme des feuilles mortes dans ce pseudo-roman.

On serait tenté, à la lecture de cette ménippée tardive qui annonce presque *Bouvard et Pécuchet*, de conclure à une sorte d'intemporalité de cette tentation littéraire, fondée sur une attitude de distance critique par rapport à la science. Le lieu commun ne constitue-t-il pas un filtre à travers lequel on interprète la réalité, un présupposé non moins puissant que les motifs de polémique intellectuelle, incitant les amateurs de cette veine littéraire à un détachement radical ? Pourtant, il semble y avoir une problématique spécifique à la première modernité, qui se joue dans le rapport entre théorie et fiction : jamais, peut-être, la tentation de retourner la théorie *en* fiction n'a été aussi forte.

La théorie comme « fiction » ? De quelques « romans » allégués de la science nouvelle

Certes, les sceptiques de la Renaissance assimilaient déjà volontiers les théories savantes à des *fabulae*, ou à une forme de « poésie sophistiquée¹ ». Mais à partir du milieu du XVII^e siècle, on assiste à une production théorique intensifiée et accélérée : le caractère éphémère de nombreuses modes intellectuelles ; la vigueur des polémiques, de plus en plus publiques, où chacun traite la théorie de l'autre de « roman » ; enfin l'importance de l'hypothèse comme schème explicatif dans le discours scientifique pouvaient justifier, *a fortiori*, la réduction de la plupart des propositions théoriques au statut de modernes *Amadis*. Ce dernier point est crucial : quoiqu'elle ne soit pas la modalité énonciative privilégiée par tous les savants – loin s'en faut – le recours à l'hypothèse tendait à devenir, plutôt qu'un signe de faiblesse épistémologique, un gage de sérieux dans les cercles savants, voire un réquisit que Joseph Glanvill et Robert Boyle, par exemple, avaient tenté d'imposer au sein de la Royal Society. Mais outre qu'elle pouvait être perçue comme une simple précaution oratoire, ou bien comme une stratégie persuasive, la modalité hypothétique pouvait être prise comme un *aveu* de fiction.

Mieux, le recours fréquent à la fiction littéraire comme mode de présentation des théories scientifiques se prêtait au retournement ironique, comme cela avait été le cas au milieu du XVII^e siècle, où l'astronomie avait suscité la création de nouveaux mondes fictionnels, tantôt sur un mode positif, la fiction pouvant relayer l'hypothèse, constituer un instrument polémique, un levier de décentrement intellectuel ou encore un adjuvant du « merveilleux scientifique » chez certains partisans de la « science nouvelle » comme Kepler

¹ Montaigne, *Essais*, éd. P. Villey, Paris, PUF, 2002, II, 12, « Apologie de Raymond Sebond », p. 537. Montaigne évoque en l'occurrence la philosophie platonicienne, mais la formule est généralisable à l'ensemble du savoir humain mis en cause dans l'« Apologie ».

ou Wilkins¹ ; tantôt sur un mode plus ironique, lorsque le pot-pourri des théories souligne les limites des conjectures sérieuses sur la pluralité des mondes, comme chez Cyrano, pourtant fortement attiré par leur potentiel subversif².

L'exemple du « roman » de la physique

Que dire des théories déréalisées par leur présentation dans un « songe » ou une « fable », avant d'être soutenues opiniâtrement ? Pour un ensemble de raisons formant un faisceau complexe³, le système du monde de Descartes avait été présenté comme une « fable » à valeur heuristique dans le *Monde*, où le philosophe revendique la « liberté de feindre cette matière » selon sa « fantaisie »⁴, ce qui l'exposait à l'accusation de chimériser, d'écrire un pur roman⁵. En 1691, alors que le cartésianisme commence son reflux, paraît le *Voyage au monde de Monsieur Descartes* du R. P. Gabriel Daniel, qui se présente comme une fiction à la manière de Lucien et de Cyrano, en même temps que comme un compendium de la physique cartésienne, exposée en détail.

Rendu perplexe par la contradictions entre les « mondes » des aristotéliens, des atomistes et des cartésiens, le narrateur rencontre, dans des circonstances romanesques parodiant le *Discours de la méthode* et les *Méditations métaphysiques*, un vieillard cartésien qui lui révèle que l'âme de Descartes n'est pas morte, mais vit au ciel, ayant trouvé le moyen de se séparer de son corps. En sa compagnie, le narrateur se sépare lui aussi de son corps et visite le ciel, qu'il découvre perturbé par la guerre entre aristotéliens et cartésiens, dont les batailles et les parlements sont décrits avec humour. Après avoir été lobotomisé par ses compagnons, qui disposent les fibres de son cerveau de manière à recevoir sans objection les opinions cartésiennes, le narrateur parvient à rencontrer Descartes, lequel annonce qu'il va enfin réaliser, tourbillons compris, ce « monde » qu'il ne cesse figoler depuis une cinquantaine d'années. Or, parmi les personnages rassemblés, seuls les cartésiens déjà convaincus voient ce monde apparaître sous leurs yeux, tandis que les autres ne voient rien du tout. Rentré dans son corps, le narrateur, déchu de son rêve, finit en cartésien fanatisé mais désespéré, qui adresse à Descartes des « objections » sur les contradictions inhérentes à sa physique, sans recevoir de réponse. Le narrateur a oublié sa bonne résolution initiale, lorsque, professant avoir été de tout temps « un peu sceptique envers la philosophie de l'École », il

¹ Voir F. Aït-Touati, *Contes de la Lune. Essai sur la fiction et la science modernes*, Gallimard, « NRF Essais », 2011.

² Contre la tendance à reconnaître ce qui serait un véritable corps de doctrine libertin (infinatiste, matérialiste, atomiste, athée) affirmé positivement contre les croyances anciennes dans cette machine complexe qu'est l'*Autre mode*, on souscrita à l'idée que la dynamique relativiste et paradoxale de la fiction touche jusqu'aux thèses pour lesquelles Cyrano manifeste une préférence nette, tenues sous contrôle d'un inachèvement constitutif de la pensée, au moment même où elles sont introduites avec hardiesse. Il revient notamment à Jean Lafond d'avoir souligné la nature ménippéenne du jeu cyranien (« Burlesque et *spoudogeloion* dans les *États et Empires de la Lune* », dans *Burlesque et parodies*, PFSCS, « Biblio 17 », n°33, 1987, p. 40-57).

³ Voir F. Hallyn, *Les Structures rhétoriques de la science*, Paris, Seuil, 2004, chap. 4, « Descartes et la méthode de la fiction », p. 123-170 ; J.-P. Cavaillé, *Descartes. La fable du monde*, Paris, Vrin-Éditions de l'EHESS, 1991.

⁴ *Le Monde de Mr Descartes*, Paris, Girard, 1664, chap. VI, p. 69.

⁵ Rappelons ce passage souvent cité de la correspondance de Christiaan Huygens : « M. Des Cartes avait trouvé la manière de faire prendre ses conjectures et fiction pour des vérités. Et il arrivait à ceux qui lisaient ses *Principes de philosophie* quelque chose de semblable à ceux qui lisent des romans qui plaisent et font la même impression que des histoires véritables » (*Œuvres complètes*, t. X, Amsterdam, Swerts & Zeitlinger, 1973, p. 403). On notera l'ironie contenue dans cette catégorie d'« histoires véritables », qui évoque malicieusement les termes de la préface de 1664 du *Monde* à propos du « dessein » de Descartes (« faire sans interruption un Discours, ou une Histoire : & mêmes depuis le Chapitre Sixième, une Histoire de Roman », *Le Monde de Mr Descartes*, *op. cit.*, « Préface »). La notion d'« histoire véritable » désigne aussi bien l'esthétique de la fiction pseudo-factuelle, tendance dominante dans le champ romanesque de la fin du XVII^e siècle, que le texte de Lucien qui, précisément, devait servir de modèle à toutes les parodies satiriques dénonçant ce type de confusion.

s'était juré de « [s]e précautionner pour le moins autant contre les préjugés des cartésiens que contre ceux des philosophes ordinaires, les connaissant aussi entêtés à peu près que les autres »¹.

Le Père Daniel n'est pas avare de plaisanteries faciles (sur la glande pinéale, par exemple), mais son *Voyage* repose sur une parodie habile du *corpus* cartésien et des textes diffusant la légende et la doctrine du philosophe (la *Vie de Descartes* d'Adrien Baillet paraît presque simultanément, en 1691), ce qui en fait, autant qu'un roman allégorique sur la mode et l'échec du cartésianisme à la fin du XVII^e siècle, un véritable traité de physique, mais éclaté en *membra disjecta*. Le désordre tout romanesque du récit, abondant en péripéties, les effets de décontextualisation, de même que les clin d'œil permanents de l'auteur garantissent la nature ironique de l'énonciation, surtout lorsque le narrateur se métamorphose en héraut malgré lui du cartésianisme, enfermé dans ces « chaînes de raison » qu'il ressasse sur le mode d'un *ipse dixit*. « Vous parlez en Maître, ou plutôt en Dictateur », avait objecté Gassendi à Descartes². Peut-être proche des courants gassendistes³, mais sans doute plus encore de Pierre-Daniel Huet, autre jésuite dont le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* préconise une forme de néo-scepticisme en guise de parade au mécanisme cartésien⁴, le Père Daniel conçoit son *Voyage* comme une éducation à l'incrédulité philosophique, ou comme une ménippée du cartésianisme dénonçant l'illusion d'intelligibilité totale procurée par le système. C'est bien la possibilité de constituer une « science » de la physique, au sens cartésien, qui est mise en cause par la littérarité de ce texte.

L'exemple du « roman » de la géologie

Prenons un autre exemple dans l'essor d'un savoir comme la géologie, qui constituait un appel encore plus troublant pour l'imaginaire du début du XVIII^e siècle. Le caractère hautement conjectural des théories cosmogoniques, et plus encore des théories concurrentes du Déluge, suscitait l'étonnement : en quoi les fossiles témoigneraient-ils d'un passé reculé de la Terre ? Comment concilier les connaissances historiques et bibliques avec celles de l'observation ? Et sur quelle expérience se fonder pour trancher entre les thèses plaçant le feu, l'eau ou le vide au centre de la Terre ? Par le saut interprétatif requis, ces théories restaient hautement spéculatives. L'auteur de la *Sacred Theory of the Earth* (1684), Thomas Burnet, n'avait-il pas revendiqué, contre les railleurs à la vue courte, l'idée de produire l'une de ces « *Philosophick Romances* », puisque « toutes les théories de la Nature et de la Providence doivent être des romans de cette sorte » (*such Romances must all Theories of Nature, and of Providence be*)⁵ ? Alors qu'elle se voulait un acte de modestie épistémologique permettant de solliciter le goût du merveilleux scientifique, ou l'admiration pour les desseins d'un Dieu ayant fait du roman vrai du Déluge le plus admirable de tous, cette déclaration

¹ Gabriel Daniel, *Voyage du monde de Descartes*, Paris, Pepie, 1702, p. 72.

² Pierre Gassendi, *Disquisitio metaphysica [...]*. *Recherches métaphysiques*, éd. et trad. B. Rochot, Paris, Vrin, 1962, II, iii, 3, p. 112-113.

³ L'hypothèse est avancée par J.-L. Solère dans l'une des rares études sur ce texte, « Un récit de philosophie-fiction : le *Voyage du monde de Descartes* du Père Gabriel Daniel », *Uranie. Mythe et littérature*, n° 4, 1994, p. 153-184.

⁴ Ce *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, dont le premier livre annonce clairement l'objet (« *veritates ad humanae mente per rationem certo cognosci non potest* » : « que la vérité ne peut être connue de l'entendement humain, par le secours de la raison, avec une parfaite et entière certitude »), a été publié *post-mortem* (Amsterdam, H. du Sauzet, 1723), mais sans doute composé dans les mêmes années que la satire du R. P. G. Daniel.

⁵ *The Theory of the Earth*, Londres, Kettilyb, 1697 [1684 pour la version latine], « Preface to the Reader » (non paginée).

n'avait pas manqué d'être perçue comme la reconnaissance d'une licence imaginative exorbitante¹.

Comme dans le cas des fictions astronomiques et physiques, le recours à la fiction pouvait jouer dans les deux sens : la fiction pouvait servir d'auxiliaire à la théorie pour suppléer la difficulté de se représenter les choses, comme dans l'*Iter extaticum secundum, mundi subterranei prodromus* (1667) du savant jésuite Athanasius Kircher, chez qui le modèle viatique sert à la fois de propédeutique et de maïeutique, en tout cas de mode d'exposition narrativisé et dialogisé de connaissances encyclopédiques et de conjectures ingénieuses² ; mais la fiction pouvait aussi servir de biais ironique pour suggérer la fictionnalité intégrale de la théorie, d'autant plus et d'autant mieux que Lucien de Samosate, dans l'Antiquité, avait déjà imaginé un voyage de Ménéippe sous la terre, aboutissant au constat qu'il vaut mieux renoncer à la spéculation philosophique vaine (le *Ménéippe* ou *Necyomancie*).

Ainsi, le *Voyage souterrain de Niels Klim* du danois Ludvig Holberg (*Nikolai Klimii Iter subterraneum*), édité et traduit dans toute l'Europe³, se présente comme un parcours pseudo-utopique et franchement satirique de l'Europe contemporaine, mais aussi comme une parodie du roman géologique de Kircher, ou comme une satire ménippée des théories géologiques. Prototype de curieux fraîchement émoulu des bancs de l'université, le narrateur, Niels Klim, raconte avoir entrepris son aventure pour « éclairer par l'expérience les connaissances en science physique », dans laquelle il était « versé » (« *ut Physicum, cui initiatus eram, studium experimentis illustrare* »)⁴. La piste d'une relation parodique entre ce récit de haute fantaisie et les discours géologiques contemporains n'a guère été explorée, alors que le sous-titre annonce rien moins que l'« exposé d'une nouvelle théorie de la Terre » (*novam telluris theoriam [...] exhibens*), et que le prénom du héros peut se comprendre comme une allusion à Niels Stensen (Sténon), fondateur de la stratigraphie et pionnier dans les réflexions sur l'âge de la Terre.

Parti étudier une crevasse, le personnage de Holberg tombe dans un trou de glace et s'enfonce dans les profondeurs de l'abîme – surprise ! – en volant. En effet, la Terre s'avère creuse et son ciel intérieur abrite un soleil, autour duquel Klim se met à graviter comme un satellite. Il se flatte par avance d'être reconnu comme l'inventeur d'une nouvelle cosmogonie. Laquelle ? L'intertexte de Kircher est évident, mais la configuration des entrailles de cette Terre creuse et habitée, avec un feu central, évoque plus encore les hypothèses d'Henri Gauthier, publiées dans les années où Holberg résidait à Paris⁵. Cet ingénieur des Ponts-et-Chaussées soutenait l'idée d'un vide sous une croûte terrestre assez mince, qui ménagerait la possibilité d'une symétrie entre la surface externe et la surface interne de la Terre, laquelle aurait ainsi son atmosphère, ses montagnes, ses mers. Edmund Halley avait quant à lui proposé l'idée d'un monde intérieur habitable et probablement habité, multipliant le problème de la « pluralité des mondes »⁶.

¹ Voir A.-S. Tabarasi-Hoffman, « Thomas Burnet's *Sacred Theory of the Earth* and the Concept of Scientific Romance », communication au congrès « Science & Literature », org. G. Vlahakis, Athènes, 9-11 juillet 2014 (à paraître).

² *Iter extaticum secundum*, Rome, Mascardi, 1666.

³ En français, dès 1744, paraît le *Voyage de Nicolas Klimius dans le monde souterrain*, trad. M. de Mauvillon, Copenhague, J. Preuss.

⁴ *Nikolai Klimii Iter Subterraneum, novam telluris theoriam [...] exhibens*, Copenhague et Leipzig, J. Preuss, 1741, p. 2.

⁵ Henri Gauthier, *Nouvelles conjectures sur le globe terrestre*, par H.G.J.D.P.E.C.D.R., Paris, 1721.

⁶ Voir le classique de l'histoire des sciences que constitue *Les Sciences de la Terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la géologie* de G. Gohau (rééd. Paris, Albin Michel, 1990) ; et l'ouvrage plus récent de V. Deparis et H. Legros, *De la géographie antique à la géophysique moderne. Une histoire des idées*, Paris, CNRS Editions, 2000, « Chap. III. Les théories de la Terre et les débuts de la mécanique », p. 138-162.

Dans le récit satirique de Holberg, le lecteur ne sait pas s'il doit partager l'enthousiasme de Klim, mais il s'aperçoit qu'on se moque de l'assertivité des géologues lorsque le héros entend parler à l'incrédulité générale : certes, il est difficile de croire que la Terre est concave et habitée, explique-t-il, et lui-même avait les plus grandes réticences, mais l'« expérience » lui a prouvé le contraire. Seuls les idiots ignorent que la nature est féconde, capable de tout. Il faut donc tout croire : la Terre est concave, peuplée, et on rencontre à l'intérieur des arbres parlants et raisonnables, décrits dans le territoire utopique de Potu (anagramme de Utopie, autrement dit non-lieu)¹. Cette fantaisie lucianesque et cyranienne, qui renouvelle le jeu des *Histoires véritables* et de l'*Autre monde*, ne vise pas à discréditer toute forme d'activité scientifique, mais elle met le doigt sur les limites de l'« expérience » et sur la nature foncièrement imaginative de la théorie. Plus précisément, l'assertivité de Klim paraît singer la rhétorique persuasive de Kircher, dont l'*Iter extaticum secundus* abonde en marques épistémiques de certitude : dans le discours de l'ange Cosmiel, truchement du savant jésuite, à Theodidactus, l'apprenti curieux des secrets du monde souterrain, ce ne sont que *certe, sane, ita, enim, haud dubie...* là où l'assurance se révèle minée chez Holberg².

L'ironie éclate à la fin du *Voyage souterrain de Niels Klim*, lorsque le narrateur, expulsé du monde et retourné à la surface de la Terre, choisit de vivre à l'écart de ses concitoyens, persuadé de détenir des vérités qui n'appartiennent qu'à lui. Comme le Gulliver de Swift – autre modèle revendiqué de Holberg – il est devenu fou. Les territoires dystopiques traversés auraient dû l'avertir : au pays des Philosophes, véritable porcherie où il manque d'être victime d'une vivisection ardemment souhaitée par un anatomiste désireux de contribuer au Progrès, Niels constate « qu'il est beaucoup plus prudent d'étudier modérément que d'être rendu enragé par un trop-plein de science » (*melius esse, parce studere, quam prae nimia doctrina delirare*)³. Cette inquiétude se retrouve dans les *Pensées* de l'auteur, grand admirateur de Montaigne : Holberg y va répétant l'idée que plus on apprend, et moins on en sait, comparant l'excès de savoir à un « punch », cette boisson « qui renverse la cervelle de ceux qui en boivent⁴ ». Adhérent au combat philosophique des Lumières par sa critique inlassable de la métaphysique et des oppressions politiques, Holberg ne s'en fait pas moins le chantre d'une forme de *mediocritas* intellectuelle, synonyme à ses yeux de sagesse humaniste.

L'exemple du « roman » de la génération

Prenons un troisième et dernier exemple de ces mises en fiction satiriques, avec le « roman de la génération » émergeant de la grande controverse des sciences du vivant au milieu du XVIII^e siècle, qui porte le chaos théorique à son comble⁵. La controverse n'oppose pas seulement partisans de l'épigenèse et partisans de la préformation : les premiers peuvent être des traditionalistes aristotéliens ou des novateurs comme Buffon ou Maupertuis ; les

¹ Nikolai Klimii *Iter Subterraneum*, *op. cit.*, chap. IX, p. 145.

² L'assertivité du texte de Kircher est certes elle-même nuancée par des remarques ponctuelles visant à rappeler au lecteur la nature conjecturale des théories exposées, pourtant soutenues avec opiniâtreté. Ainsi de cette concession placée en légende de l'une des cartes du monde souterrain de Kircher : « Qu'on n'aille pas croire toutefois que ce feu a réellement été disposé suivant la figure ni que les bouches de feu ont été ainsi distribuées. Qui en effet pourrait l'observer, lequel d'entre les humains a jamais pu pénétrer jusque-là ? », *Mundus subterraneus*, Amsterdam, J. Janssen et E. Weyerstraten, 1678 [1664-1665], t. I, p. 182-183 (*Nemo autem sibi persuadeat, ignem revera hoc pacto quo schema refert, constitutum esse ; eoque prorsus ordine disposita aestuaria, nequoquam. Quis enim haec observavit, quisnam illuc penetravit unquam ex hominibus?*). Kircher tend ici la perche à Holberg... ou le bâton pour se faire battre.

³ *Ibid.*, chap. XI, p. 141-143.

⁴ Ludvig Holberg, *Pensées morales*, trad. Mr. I.B.D.R.D.P., Copenhague, Berling, 1749, I. 6, p. 50.

⁵ Nous proposons un traitement plus approfondi de cette question dans un article intitulé « Semences théoriques et monstres de fiction : le roman de la génération au XVIII^e siècle », à paraître dans les actes du colloque « La science en fiction », org. E. Lysøe et G. Loisel, Clermont-Ferrand (15-16 mai 2014).

seconds ovistes ou animalculistes. Complicquée par la découverte de la parthénogenèse et par les résurgences du principe de génération spontanée, cette controverse sème rapidement le doute sur les principes de la science expérimentale. Comme l'a montré Jacques Roger¹, l'accusation d'écrire des « romans » revient régulièrement dans les polémiques, car les découvertes présumées des microscopistes, comme les « animalcules » (les spermatozoïdes) de Leeuwenhoek ou les « anguilles » de Needham, s'avèrent difficiles à interpréter, douteuses, parfois même chimériques. De ce point de vue, le « roman » de la génération est encore plus saisissant que le « roman » de la physique ou celui de la géologie : la science expérimentale ne fait pas mieux que la métaphysique qu'elle prétendait avoir balayée, et le mystère de la vie, dont la médecine s'accommodait tant bien que mal depuis l'Antiquité, s'épaissit au fil des controverses.

Nombreux sont les auteurs répercutant cette impression générale, à l'instar de Tiphaigne dans son *Amilec*, ou de Voltaire, bien moins clairvoyant que Diderot sur les avancées scientifiques décisives d'un Buffon au milieu du siècle. Le « philosophe ignorant », comme il se nomme lui-même, n'y voit qu'une mêlée confuse de théories également incertaines², qu'il fait défiler, pour mieux les exécuter, dans *L'Homme aux quarante écus*. Cette machine à dénoncer les « Nouvelles douleurs engendrées par les nouveaux systèmes » se présente comme une satire ménippée des modes intellectuelles contemporaines : après la charlatanerie des théories économiques des physiocrates, et l'évolutionnisme extravagant de Benoît de Maillet (auteur du fameux *Telliamed*), ce sont les théories de la génération qui sont visées, comme le personnage éponyme interroge son ami géomètre sur le mariage : ce dernier lui expose, sarcastique, « tout ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfants ne se font point »³... En Angleterre, les satiristes de la Royal Society ont joué encore plus finement des potentialités critiques de la fiction et de l'humour sexuel pour souligner les dérives fantastiques du discours savant, mises en porte-à-faux avec la réalité ordinaire de la reproduction. On pense évidemment à l'histoire de l'engendrement catastrophique de Tristram Shandy racontée par lui-même, que toute la science de son père ne peut ni prévenir, ni réparer⁴.

Mais se moquer des discours savants des Prignitz, des Scroderus, ou des Paré n'était pas le privilège de littérateurs néo-rabelaisiens comme Sterne. Naturaliste éminent, John Hill met en scène dans son *Lucina sine concubitu*⁵ le discours triomphal d'un médecin de campagne nommé Abraham Johnson, qui annonce dans une lettre à la Royal Society la découverte faisant de lui le Newton des sciences naturelles : celle de la « génération solitaire » (*solitary generation*) ou « fécondation sans copulation » (*fecundation without copulation*), par le transport aérien des semences. Est visée la théorie contemporaine de la panspermie, non seulement sérieuse, mais très en vogue chez les partisans de la préexistence des germes. Fondée sur une analogie entre le végétal et l'animal (les « animalcules » ou spermatozoïdes seraient respirés dans l'atmosphère, puis raffinés dans les organes génitaux), cette théorie butait évidemment sur l'absence de preuve expérimentale. Or, la fiction en fournit une dans *Lucina* : Abraham Johnson raconte avoir conçu une machine pour capturer les animalcules dans l'air, avant d'en imbiber une servante, dont le ventre bourgeonne en quelques mois.... Et le savant de se targuer de la découverte des lois de la génération solitaire, susceptibles, une

¹ J. Roger, *Les Sciences du vivant au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1963.

² Cf. Voltaire, *Dialogues d'Évhémère*, Londres, 1779, « Neuvième dialogue. Sur la génération », p. 88 : « Ainsi il faut, je crois, nous résoudre à ignorer notre origine ».

³ *L'Homme aux quarante écus*, Paris (pas de nom d'éditeur), 1768, p. 49.

⁴ Voir par exemple le début du texte (Laurence Sterne, *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy Gentleman*, éd. A. Tadié, trad. A. Hédouin, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2012, vol. I, chap. I-II, p. 59-62) et la digression sur les « nez » (vol. III, chap. XXVIII-XL, p. 331-360).

⁵ *Lucina sine concubitu. A Letter humbly adress'd to the Royal Society*, Londres, M. Cooper, 1750. Le texte est immédiatement traduit en français par J.-P. Moët (*Lucine affranchie des loix du concours*, 1750).

fois systématisées et érigées en méthode, de remédier au plus grand fléau de l'humanité, le mariage.

John Hill n'est pas n'importe qui : émule de Jonathan Swift – le maître de la satire ménippée anglaise, des forgeries littéraires, des mises en scène d'énonciateurs infidèles et de savants fous – il est aussi l'auteur de plusieurs articles parus dans les *Philosophical Transactions*, le périodique de la Royal Society. C'est donc en expert qu'il parodie la rhétorique en vigueur dans les écrits scientifiques, pour dénoncer les erreurs de collègues et de concurrents. *Lucina* prend l'allure d'une mise au point méthodologique comique, annonçant une vaste recension d'erreurs relevées, sur un mode plus sérieux, à la lecture des *Philosophical Transactions*¹. D'un texte à l'autre, il s'agit toujours de dénoncer les chimères théoriques, la crédulité des savants avides de merveilles – penchant dont Hill suggère à plaisir le caractère romanesque – ou encore les raisonnements tordus d'un microscopiste comme Antoni van Leeuwenhoek, persuadé de voir ce que son imagination lui fait voir. Le jeu de *Lucina* est d'ailleurs pris au sérieux, puisqu'il occasionne un scandale au sein de la Royal Society, qui vaudra à John Hill d'être *persona non grata* dans les institutions scientifiques anglaises.

Qu'il s'agisse de la panspermie, de la terre creuse ou de la physique cartésienne, on voit que les textes qui vont le plus loin dans la direction de la satire scientifique sont justement ceux qui feignent de soutenir une théorie particulière, promue en clef des sciences par une apologie paradoxale. Le satiriste active alors à son maximum une autre potentialité de la ménippée : la possibilité de soutenir une parodie de longue haleine, par la mise en scène d'un énonciateur non-fiable. Le narrateur n'est plus ce voyageur ironique qui contemple d'en haut le ballet des thèses et des hypothèses, point de vue que le lecteur est appelé à embrasser tout naturellement, il devient celui qui *asserte*, l'*alazôn* placé en contradiction avec les données mêmes de son récit, et en porte-à-faux avec le lecteur dès lors que ce dernier a compris la nécessité de prendre de la distance.

Le choix d'un genre littéraire comme posture antiscientifique ?

Cela nous conduit à une dernière question. Le choix de la satire ménippée, c'est-à-dire d'un genre caractérisé par un traitement parodique du discours savant, par une mise à distance ironique des prétentions à la vérité et par une déréalisation proportionnelle à la fictionnalité, semble tantôt le fruit *a posteriori* d'une pratique ou d'une fréquentation assidue de la science contemporaine (comme chez Cavendish, Tiphaigne ou Hill), tantôt l'effet d'une simple expérience de lecteur ou d'honnête d'homme (dans les cas de Holberg, de Sterne ou de Peacock), éventuellement l'effet d'un *a priori* idéologique (escamoté, mais sans doute décisif dans le cas de l'anti-cartésianisme du Père Daniel), ou encore le propre d'esprits portés vers l'encyclopédisme et vers l'éclectisme, plutôt que vers la méthode (Mencke, ou Voltaire en dépit de son enthousiasme de jeunesse pour la « méthode » newtonienne). Il serait évidemment artificiel de diviser ces auteurs en catégories, tant il est difficile de mesurer la part des différents ressorts dans leur attitude épistémologique. Quelle est par exemple la part du genre littéraire, choisi par goût, qui devient lui-même une incitation à la satire plutôt qu'à un examen réellement désintéressé ? Il ne faut pas négliger, non plus, la part du jeu qui entre dans leur écriture.

Quel que soit le trajet emprunté par l'auteur, on constate qu'une veine associée à la Renaissance au « *Quae supra nos, nihil ad nos* » érasmien (« ce qui est au-delà de nous

¹ John Hill, *A Review of the Works of the Royal Society of London, containing animadversion on such of the Papers as deserve Particular Observation*, Londres, R. Griffiths, 1751.

n'est rien pour nous »), et à un combat d'avant-garde contre les formes traditionnelles du savoir scolastique, semble être devenue progressivement un lieu de repli face à une modernité scientifique qui avait balayé des inhibitions ancestrales – la déculpabilisation de la *curiositas* savante, et même la justification de son illimitation, ayant constitué un point absolument nodal du discours des « *novatores* » depuis Bruno et Francis Bacon¹. Le geste itératif de la satire est en soi significatif : rejouer une comédie des savants fous dont le scénario a déjà été écrit dans ses grandes lignes deux siècles auparavant par Rabelais, voire mille cinq cents ans plus tôt par Lucien, en remplaçant le personnage du philosophe antique ou du théologien scolastique par celui du savant expérimentaliste, voilà une manière de montrer que cela n'avance pas. N'y a-t-il pas dans le choix de cette veine quelque peu archaïsante, au sein d'un monde des Belles Lettres de plus en plus gagné à des formes modernes telles que le roman, un fond de réticence, voire une réaction envers l'idée de progrès ? Ce domaine ne s'identifie-t-il pas finalement à une forme d'*antiscience* ?

On a parfois cette impression en lisant l'importante production du *Scriblerus Club*, ce cercle littéraire londonien rassemblant, au début du XVIII^e siècle, des satiristes comme Pope, Swift, Arbuthnot, Gay, ou Parnell, qui s'étaient donnés pour objectif de châtier « l'abus des sciences », dont ils ont une conception particulièrement large, puisque aussi bien la pédanterie à l'ancienne que la science expérimentale entrent dans ce cadre. Tous grands lecteurs de Montaigne, ils exploitent les arguments de Thomas Baker, de William Temple et de Lord Bolingbroke (ce dernier lui-même membre du *Scriblerus Club*), des penseurs insistant sur le caractère non-conclusif de toutes les assertions savantes, ces fléchettes lancées les yeux bandés sur une cible invisible, qui atterrissent toujours au loin²... Partant de tels pré-supposés, les satiristes scriblériens choisissent d'en rire, en parodiant systématiquement toutes les formes littéraires que les thuriféraires de la Royal Society avaient adoptées pour chanter les dernières découvertes.

Ainsi de la biographie de savant, parodiée dans les *Memoirs* fictifs attribués par les Scriblériens à un auteur postiche, Martinus Scriblerus, lequel retrace glorieusement sa carrière et se vante d'avoir résolu tous les problèmes, de la quadrature du cercle aux sources du Nil, en passant par le secret des longitudes, le siège de l'âme, le moyen de voir le vide ou celui pénétrer au centre de la Terre, dont il dresse la liste dans une bibliographie rabelaisienne³... Le fait que John Arbuthnot, médecin et mathématicien, contributeur occasionnel des *Philosophical Transactions*, admis à la Royal Society et néanmoins membre actif du *Scriblerus Club*, ait pris une part prépondérante dans la rédaction de ce texte, au même titre que Pope, montre que l'antagonisme apparent avec la Royal Society cache des liens plus subtils. L'hypothèse de l'« humour érudit » (*learned wit*), qui satisfait une partie de la critique anglo-saxonne, est quant à elle un peu courte : il y a bien, comme dans le cas de John Hill plus tard, une intention polémique visant une certaine conception de la science, bornée par un empirisme aveugle, vouée à la monstruosité lorsqu'elle s'adonne à la collection maniaque des *mirabilia* de la nature, tombant dans le quichottisme lorsqu'elle lâche la bride à ses ambitions. On voit surtout qu'un savant comme Arbuthnot reste attaché à la méditation humaniste du « science sans conscience... », contrairement, sans doute, à nombre de ses collègues fiers d'opposer l'illimitation du programme de la science moderne au traditionnel sens de la limite de la *curiositas*. C'est leur vaine gloire qui est visée. Sous la blague

¹ La bibliographie sur la question étant évidemment longue, on se contentera de renvoyer à P. Harrison, *Curiosity, Forbidden Knowledge and the Reformation of Natural Philosophy in Early Modern England*, *Isis*, 2001, n°92, p. 265-290 ; en ligne sur <http://bond.edu.au/hss=pubs/56> (consulté le 10/02/2010).

² La métaphore se trouve chez William Temple, « An Essay upon the Garden of Epicurus », in *Miscellanea*, t. II, Londres, Simpson, 1690, p. 84.

³ *The Memoirs of the Extraordinary Life, Works, and Discoveries of Martinus Scriblerus*, éd. Ch. Kerby-Miller, NY-Oxford, Oxford UP, 1988 [Londres, A. Moore, 1723].

prolongée, une lutte philosophique se joue dans la parodie du mode énumératif, pseudo-baconien, des découvertes annoncées dans les *Memoirs*. Personnage transfictionnel, qu'on retrouve dans toute une série de productions contemporaines, Scriblerus devient pour toute une génération le prototype du savant extravagant, encyclopédiste *de omni re scibili* et expérimentaliste frénétique – une figure ridicule, dangereuse, fantasmatique du *Virtuoso* de la Royal Society.

Il est aussi le prototype du Gulliver de Swift, dont les *Voyages* sont trop connus pour qu'on s'y arrête, même si leur sens est souvent mal compris : parodie de récit d'exploration scientifique qui singe les « *philosophical accounts* » envoyés par les voyageurs à la Royal Society, les *Gulliver's Travels*, qui incluent une authentique satire ménippée de la science nouvelle à Laputa et Balnibarbi (Troisième voyage), sont conçus comme une machine à mortifier l'orgueil de la raison humaine, et la vanité de la curiosité. Swift, le « Lucien anglais »¹, pousse à l'extrême la logique scriblérienne, qui consiste à donner de la science contemporaine une vision à la fois bien informée et caricaturale². Son hostilité résolue vis-à-vis des novateurs, qui ne s'accompagne en rien d'une croyance en la supériorité des Anciens, se comprend comme une réaction d'humaniste attaché à une culture texto-centrique, qui ressent comme une fanfaronnade l'ambition épistémologique des Modernes, affichée dans la devise de la Royal Society (*Nullius in verba*), à savoir d'établir une culture de *choses* et non de mots. L'étalage des expérimentations de l'Académie de Lagado, dans le voyage à Balnibarbi, est une manière de faire sentir cette chosification de la culture, abîmée dans un matérialisme insensé. Les auteurs scriblériens ne sont guère équitables, ni très lucides, mais ils exploitent une contradiction effective de la science nouvelle : les mêmes savants qui préconisaient une forme d'ascèse stylistique dans la rédaction de leur comptes rendus scientifiques n'hésitaient pas à recourir à des formes hautement littéraires comme l'utopie baconienne, la poésie scientifique, ou la biographie d'académicien afin de faire la publicité de leurs découvertes. On ne s'abstrait pas si facilement du langage, comme l'échec des projets de langue artificielle, souvent raillés par Swift, pouvait en témoigner.

Toute une partie du champ littéraire anglais s'est ainsi positionnée en réaction à la science expérimentale, et ce dès le début du siècle : un Daniel Defoe, pourtant tenu à distance par les auteurs élitistes du *Scriblerus Club*, naviguait de conserve avec eux dans son *Consolidator*, texte trop peu étudié, qui rappelle le *Blazing World* de Cavendish par sa nature de pseudo-utopie (et de véritable satire ménippée) faisant miroiter une pléthore de nouvelles découvertes scientifiques, lesquelles se révèlent, ironiquement, hors de portée de l'esprit humain³. Il n'est pas anodin que plusieurs romanciers majeurs de la génération suivante se soient conçus comme les héritiers de l'esprit scriblérien. On connaît les plaisanteries de Sterne sur la « grande moisson des sciences », moins celles de Fielding. Ce dernier ne ménage pourtant pas ses traits envers la science moderne⁴. Il adresse par exemple aux lecteurs du *Covent-Garden Journal* une satire du naturaliste William Gould, fondateur de la myrmécologie avec son traité pionnier sur les fourmis (*An Account of English Ants*, 1747). Le texte de Fielding consiste en un songe où le narrateur entrevoit comment, au sein de ce peuple d'insectes merveilleux, certaines fourmis à vocation scientifique se mettent à discourir sur le

¹ Sur l'aire de la ménippée anglaise, voir l'ouvrage de H. Weinbrot, *Menippean Satire reconsidered: from Antiquity to the Eighteenth-Century*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2005.

² Depuis l'article fondateur de N. Molher et M. Nicolson, « The Scientific Background of Swift's Voyage to Laputa », *Annals of Science*, n° 2 (1937), p. 299-334, nombreuses sont les études à avoir documenté les enjeux de la satire swiftienne, comme celle de G. Lynall, *Swift and Science. The Satire, Theology and Politics of Natural Knowledge 1790-1730*, New York, Palgrave Macmillan, 2012. Pour une synthèse légèrement antérieure, en français, voir N. Zimpfer, « Science sans conscience : la satire de la science dans l'œuvre de Jonathan Swift », *Études Épistémé* n° 10 (automne 2006), p. 132-158.

³ Daniel Defoe, *The Consolidator*, Londres, Benjamin Bragg, 1705.

⁴ Voir H. Knight Miller, « Henry Fielding's Satire on the Royal Society », *Studies in Philology*, 1960, p. 72-86.

Déluge ayant manqué d'anéantir la fourmilière. Toutes les causes sont envisagées (et les théories diluvionnistes de Burnet, de Woodward ou de Whiston parodiées), sauf la bonne : c'était une vache qui avait pissé. Revenu de ce songe rabelaisien, le narrateur moralise sur la folie de ces fourmis trop curieuses, qui tentent de découvrir les secrets de la nature¹. Ce qui surprend n'est pas le jeu de proportions satiriques (dénonçant l'ambition démesurée de la science minuscule de Gould, assimilée à son objet d'études), mais la véhémence de la conclusion, qui prend un tour sermonnaire et sans nuance. Il n'est pas anodin non plus qu'un auteur comme William Blake, au début de sa carrière, ait ébauché une petite satire ménippée où il imagine les débats de personnages qui philosophent vainement dans la Lune, tels que l'antiquaire Colonne étrusque et l'expérimentaliste Gaz inflammable (partisan enflammé du phlogistique, ce gaz hypothétique qui ne manquait pas de partisans en Angleterre, tels que Joseph Priestley). Œuvre confuse, cette *Island in the Moon* (1784)² trahit l'existence de liens subtils entre des préoccupations traditionnelles et le rejet romantique de la science classique, tel que l'a décrit Georges Gùsdorf³.

On peut reconnaître des postures similaires à travers l'Europe, chez de nombreux auteurs échappant à la distinction entre philosophes et antiphilosophes, plus sensible dans le champ français. Christoph Martin Wieland, figure importante de l'Allemagne littéraire du XVIII^e siècle, largement influencé par Voltaire, Swift et Sterne, se tourne de plus en plus nettement vers l'imitation de Lucien au fil de sa carrière. On a souvent décrit son œuvre comme une réaction au piétisme et à la *schwärmerei*, mais le scepticisme de Wieland s'est aussi exercé contre l'affirmation de la science et de la philosophie modernes⁴. Dans une scène mémorable de son *Histoire des Abéritains* (*Der Geschichte der Aberitans*, 1771), il met en scène les philosophes d'Abdère exerçant leur sagacité sur des problèmes dépassant l'entendement humain, essayant pas moins de dix opinions différentes pour expliquer la formation du monde, qui évoquent les théories physiques et cosmogoniques de l'époque, confondues dans le ridicule⁵. Le travestissement à l'antique de cibles contemporaines constitue en soi une manière d'ironie envers l'idée de progrès : de Lucien à Wieland, les philosophes ont à peine changé. Dans un essai intitulé « *Was ist Wahrheit?* » (1776), autrement dit « Qu'est-ce que la vérité ? », Wieland plaidera pour une épistémologie relativiste, selon laquelle « chacun voit la vérité partiellement, par derrière, ou seulement le repli de son vêtement » (*jeder sieht sie [die Wahrheit] nur stückweise, nur von hinten, oder nur den Saum ihres Gewande*)⁶. Une conception typique, sans doute, d'un auteur formé à l'art de la perspective romanesque et à celui du dialogisme ménippéen.

Est-ce à dire que la satire ménippée est devenue l'apanage d'une arrière-garde de l'avant-garde – en mettant toute les précautions nécessaires à l'emploi de ces concepts anachroniques, qui supposent une lecture non pas téléologique, mais du moins rétrospective de ce pan de l'histoire littéraire ? Elle semble en tout cas se concevoir au temps des Lumières comme le refuge d'une sagesse rétrograde, battue en brèche ailleurs. Les exemples les plus révélateurs se trouvent peut-être en Espagne : les auteurs qui se tournent vers ce genre,

¹ *The Covent-Garden Journal*, éd. G. E. Jensen, vol. II, New Haven, Yale University Press / Londres, Humphrey Milford / Oxford, Oxford University Press, 1915, p. 130-136 (Saturday, Nov. 11, 1752, Numb. 70).

² William Blake, *An Island in the Moon*, 1784, fragments manuscrits rassemblés dans *The Complete Poetry and Prose of William Blake*, éd. David V. Erdman, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1982, p. 449-465.

³ Georges Gùsdorf, *Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot, 1982.

⁴ Voir V. Pietrasik, *La Satire en jeu. Critique et scepticisme en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle*, Tusson, Du Lérot, « Transfert », 2011, « II.C. Quand la raison s'en mêle... : la raison confrontée à ses limites ? », p. 156-189.

⁵ Christoph Martin Wieland, *Les Abdéritains*, trad. A.G. Labaume revue par J. Demélier, Paris, L'Harmattan, 2000, chap. XI, p. 80-81.

⁶ Christoph Martin Wieland, *Sämmtliche Werke*, VIII, Bd. 24, p. 49 f.

comme Torres Villarroel, Moratín ou Forner, participent à la fois à l'introduction des idées nouvelles, audacieuses dans une Espagne encore marquée par la Contre-réforme, et à leur critique systématique¹. Leur intention de ranimer la satire ménippée, oubliée en Espagne depuis Cervantès et Quevedo, se conçoit en regard de leur malaise intellectuel, et de cette volonté de jouer de toutes les idées sans y adhérer, sans même se reconnaître dans le scepticisme méthodologique, progressiste et empiriste vanté par le chef de file des *novatores* ibériques, Benito Feijoo². Ainsi Torres Villarroel, qui s'est fait l'écho de nombreuses théories géologiques et astronomiques des Modernes, en essayant d'y reconnaître des arguments justifiant le renouveau de l'astrologie prédictive, imagine-t-il dans son *Courrier de l'autre monde* (*Correo del otro mundo*, 1726), entretenir une correspondance avec des savants tels que Hippocrate ou Aristote, dans un curieux mélange de roman épistolaire et de dialogue des morts à la manière de Lucien. Aux lettres des Anciens qui confessent leurs erreurs, il répond en constatant l'inanité des recherches actuelles³. Quant à Forner, traducteur du *De Charlataneria eruditorum* de Mencke, il entreprend en 1781 de dresser dans ses *Discursos filosóficos* un critique systématique de la Raison, qui tourne au constat de faillite dans toutes les disciplines savantes et au procès en impiété des « philosophes », accusés de matérialisme. Cette polémique antipositiviste culmine dans ses *Exequias de la lengua castellana* de 1787, une satire ménippée mettant en scène le personnage rabelaisien et scriblérien de Pablo Hipnocausto. Devenu fou à force d'ingurgiter trop de sciences, Pablo, sorte de *persona* autobiographique comique, entrevoit en songe les funérailles de la glorieuse tradition littéraire du Siècle d'Or, victime du penchant raisonneur du siècle des Lumières⁴. Avec ces œuvres largement tournées vers la nostalgie d'un idéal humaniste, on touche paradoxalement le seuil d'une réaction majeure envers la science classique.

Il serait périlleux de généraliser sur les relations littérature/sciences à partir d'un corpus spécifique, large on le voit, mais néanmoins situé sur des coordonnées épistémologiques repérables et relativement précises. *A fortiori*, il serait périlleux de réfléchir en partant d'un couple de notions posées comme antithétiques, concernant une époque où les frontières sont poreuses : le brassage entre formes littéraires et discours scientifiques reste possible, comme le prouvent fort paradoxalement les ménippées de la science nouvelle. Plutôt que de « satires anti-scientifiques », il s'agit de « satires scientifiques » au double sens où elles portent sur la science, mais en procèdent aussi. Plus délicat encore, leur poétique rejoint très concrètement, dans certains cas, celle du merveilleux scientifique, qu'on imagine pourtant aux antipodes : ces textes peuvent susciter l'intérêt pour la science, en même temps que la réserve, de sorte que l'émerveillement n'est pas seulement parodique, mais constitutif d'une certaine ambivalence⁵. L'ironie n'est-elle pas une autre forme d'étonnement ? Et certes, les positions et les professions des auteurs sont diverses : les finalités d'un John Hill, qui polémique contre la Royal Society au nom d'une autre conception du naturalisme, plus rigoureuse de son point de vue, ou celles d'un Mencke, qui ne raille la « charlatanerie » des

¹ Sur ce contexte, voir F. López, *Juan Pablo Forner et la crise de conscience espagnole*, Bordeaux, Institut d'Études Ibériques et Ibéro-américaines de l'Université de Bordeaux, 1976.

² Voir E. Chavarría Vargas, *Transtextualidad y Burla. Lo jocoserio en las sátiras menipeas de Diego de Torres Villarroel*, Benalmádemá, e.d.a. libros, 2011.

³ Diego de Torres Villarroel, *Correo del otro mundo*, éd. M. Mara Pérez López, Madrid, Cátedra, 2000.

⁴ Juan Pablo Forner, *Exequias de la lengua castellana. Sátira menipea* [1782], Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2000.

⁵ Traitant de certains de ces auteurs au sein d'un éventail large, constitué différemment du nôtre, G. Armand analyse ainsi avec nuances les ressorts paradoxaux de la poétique des « fictions à vocation scientifique » de la première modernité (*Les fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot. Vers une poétique hybride*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013).

savants, dans un « jeu sérieux » humaniste, que pour mieux inciter les étudiants de Leipzig à l'étude, ne sont pas du même ordre que celles d'un Swift ou d'un Forner, qui se posent, avec une part de posture, en antagonistes de la science moderne. Souvent, ces positions sont difficiles à analyser : Arbuthnot voulait-il être un nouveau Rabelais, savant critique de la science ? Son intention était-elle du même ordre que celle de Swift, son associé ? La difficulté interprétative reste. Il n'est pas évident, enfin, que le « roman de la physique », le « roman de la géologie », ou le « roman de la génération » se distinguent clairement du « roman de la philologie », du « roman de l'historiographie », ou du « roman de la démonologie » qui font l'objet d'autres satires ménippées, tant le statut de la philosophie naturelle reste mouvant, et tant restent contestées, justement, les prétentions des Modernes à établir une « science », c'est-à-dire un savoir certain, dans ce domaine.

Dans la plupart des cas cependant, et les exemples de Holberg ou de Wieland sont peut-être les plus révélateurs, la satire des prétentions scientifiques excessives se veut le rappel d'une sagesse humaniste qui n'a rien d'exclusive, ou d'antiscientifique à proprement parler, mais qui réaffirme clairement le sens des priorités : le « connais-toi toi-même » doit passer avant la connaissance de la nature. Or, cette sagesse ne trouvait plus guère de place dans le discours scientifique contemporain, totalement décomplexé, et débarrassé de considérations encombrantes sur la légitimité de l'activité scientifique, autrefois inévitables. Cette sagesse se trouve en quelque sorte *littérisée* par une évolution culturelle plus générale.

On en prendra un ultime exemple, précis mais significatif : dans les *Memoirs of Martinus Scriblerus*, dans les *Gulliver's Travels*, dans leur correspondance, Swift et ses comparses se moquent de manière récurrente du « secret des longitudes », autrement dit de la méthode encore inconnue pour déterminer la longitude en mer, réclamée par les navigateurs¹. Le fait que Galilée, Hooke et Halley aient échoué à fournir une réponse satisfaisante entretenait les Scriblériens dans l'idée qu'il s'agissait du type du problème insoluble, au même titre que la quadrature du cercle. Tout comme Corneille Agrippa écrivant sur les limites de la « Cosmimétrie » deux siècles plus tôt, Thomas Baker en faisait le constat au début du XVIII^e siècle, en l'étayant par des considérations sur les recherches infructueuses menées entretemps². Or, ce problème est effectivement résolu en 1736 avec l'invention du chronomètre de marine par John Harrison, un horloger ayant bénéficié des travaux antérieurs de Huygens et de Hooke sur le ressort à spirale – pour résumer une histoire évidemment un peu plus complexe, emblématique de l'interaction moderne entre sciences et techniques³. Le gros des *Memoirs* est rédigé vers 1714, mais les allusions ironiques aux projets pour déterminer la longitude – plus ou moins viables, plus ou moins loufoques – se retrouvent inchangées lorsque le texte paraît dans les œuvres complètes de Pope en 1741. La référence au « secrets des longitude » se trouve ainsi *devenue* une figure littéraire de la curiosité vaine, relativement indépendante d'une actualité scientifique que les Scriblériens avaient peut-être du mal à suivre, ou qu'ils accueillaienent avec distance. Le statut culturel de leurs productions s'en trouve changé.

Plus largement, certains réflexes stylistiques et épistémologiques ne correspondent tout simplement plus à « ce qui se fait » dans le champ des savoirs. Ainsi de la réduction de toutes les théories à des opinions contradictoires par accumulation doxographique (sur le mode : « l'un dit ceci, l'autre cela, un troisième autre chose ») : ce lieu commun d'origine lucianesque correspondait effectivement à une pratique courante de

¹ Voir P. Rogers, *Documenting Eighteenth Century Satire: Pope, Swift, Gay, and Arbuthnot in Historical Context*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2012, chap. 4, « Satire as Mock-Science: The Scriblerians and the Search for Longitude », p. 45-62.

² Thomas Baker, *Reflections upon Human Learning*, *op. cit.*, chap. XII, p. 179ss.

³ Voir D. Sobel, *John Harrison : l'histoire vraie du génie solitaire qui résolut le plus grand problème scientifique de son temps*, trad. Gérald Messadié, Paris, Seuil, 1998.

l'encyclopédisme de la Renaissance, qui faisait volontiers ressortir les contradictions entre les autorités convoquées pour éclairer un sujet ; au XVIII^e siècle, on écrit des encyclopédies « raisonnées » (pour reprendre le titre de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot), qui procèdent très différemment, de sorte que ce lieu commun tend à devenir un *topos* caractéristique des textes ménippéens, presque une marque de signalement de ce genre. Corollairement, le scandale provoqué par la *Lucina* de John Hill montre que l'emploi d'une forme satirique à des fins de polémique scientifique passe de plus en plus mal. En devenant de plus en plus policé et normé sur le plan stylistique, le discours scientifique, tout comme il tendait à exclure les considérations exemplaires et morales, tendait à exclure l'emploi d'un mode satirique, et plus généralement le rire¹ – ce qui n'était sûrement pas le cas au XVI^e ou au début du XVII^e siècle, où critiquer suppose presque inévitablement de railler les idées de ses adversaires.

Sans vouloir sacrifier à une théorie des « paradigmes » étroitement conçue, il semble nécessaire d'évoquer ces mouvements de grande ampleur pour expliquer les raisons pour lesquelles nous considérons aujourd'hui ces textes comme profondément *littéraires* – lorsqu'ils sont lus – et que nous croyons même avoir affaire à des « romans », là où leurs auteurs entendaient produire des satires d'idées situées au carrefour entre lettres, sciences et philosophie. Pas plus que les discours savants qu'ils parodient ne sont dépouillés de littéarité, leurs œuvres ne sont dépouillées d'intentions sérieuses. Ces auteurs comprennent, ou croient comprendre quelque chose aux difficultés qu'ils relèvent dans le savoir contemporain. Il y a même une *passion* de la science chez ceux qui la critiquent, y compris chez ceux qui affectent de la rejeter.

Mots-clefs : science, fiction, satire ménippée, belles lettres, genre littéraire, génération, roman.

Bio-bibliographie : Nicolas Correard est Maître de Conférences en Littératures comparées à l'Université de Nantes. Agrégé de Lettres Modernes et ancien élève de l'ENS-LSH, il a soutenu une thèse intitulée « “Rire et douter” : lucianisme, scepticisme(s) et pré-histoire du roman (XV^e-XVIII^e siècles) » (2008). Ses recherches actuelles portent sur la littérature serio-comique de la Renaissance et de la première modernité, et sur les relations entre littérature et idées (satires de textes philosophiques et scientifiques notamment).

¹ La présence du rire dans la culture scientifique du XVI^e siècle reste néanmoins admissible dans certains contextes, selon S. Kühn, qui distingue le rire agonale (polémique), le rire convivial (sociable) et le rire excluant (satirique). Voir « Le rire des savants au tournant du XVII^e siècle », *Savoirs ludiques. Pratiques de divertissement et émergence d'institutions, doctrines et disciplines dans l'Europe moderne*, éd. K. Gvozdeva et A. Stroev, Paris, Champion, 2014, p. 156-175.